

Texte complémentaire : le parfait héros de roman : Cyrus
Un extrait du roman *Artamène ou le Grand Cyrus*
de Madeleine de Scudéry (1649-1653)

Cet extrait représente le type même du héros : il s'agit du roi Cyrus le Grand (-VI siècle), un des plus grands héros de l'antiquité, le fondateur de l'Empire perse (de l'Iran à l'Afghanistan actuels). Son règne a été marqué par des conquêtes d'une ampleur sans précédent historique. Madeleine de Scudéry décrit en fait, sous les traits du roi antique, le jeune Condé (1621-1686), cousin de Louis XIV, qui s'est conduit héroïquement sur les champs de bataille.

Artamène ou le Grand Cyrus passe pour le plus long roman de la littérature française (13000 pages). C'est un roman héroïque qui renoue avec les épopées des chevaliers d'antan. L'amour y apparaît comme la première des vertus du chevalier (soumission parfaite à la dame qui est vertueuse, respect du code amoureux). Surtout, elle est un miroir de la société précieuse du temps (qui fait de l'amour et des bonnes manières des valeurs supêmes).

Cyrus avait ce jour-là dans les yeux je ne sais quelle noble fierté qui semblait être d'un heureux présage, et il eût été difficile de s'imaginer en le voyant qu'il eût pu être vaincu, tant sa physionomie était grande et heureuse. Ce prince était d'une taille très bien faite ; il avait la tête très belle, et ses cheveux du plus beau brun du monde faisaient mille boucles agréablement négligées qui lui pendaient jusque sur les épaules. Son teint était vif ; ses yeux noirs, pleins d'esprit, de douceur et de majesté ; il avait le nez un peu aquilin, le tour du visage admirable, l'action si noble et la mine si haute que l'on peut dire assurément qu'il n'y eut jamais d'homme mieux fait que Cyrus¹ [...]

Cyrus était si différent de lui-même dès qu'il s'agissait de combattre ou seulement de donner des ordres militaires, qu'il n'arrivait pas un plus grand changement au visage de la Pythie lorsqu'elle rendait des oracles, que celui que l'on voyait en Cyrus dès qu'il avait les armes à la main. On eût dit qu'un nouvel esprit l'animait et qu'il devenait lui-même le dieu de la guerre : son teint en devenait plus vif, ses yeux plus brillants, sa mine plus haute et plus fière, son action plus libre, sa voix plus éclatante, et toute sa personne plus majestueuse, de sorte qu'au moindre commandement qu'il faisait, il portait la terreur dans l'âme de tous ceux qui l'environnaient. Il paraissait pourtant toujours de la tranquillité dans son âme malgré cette agitation héroïque. Sa présence avait quelque chose de si divin et de si terrible tout ensemble que l'on peut dire que, quand il était à la tête de son armée, il ne faisait pas moins trembler ses amis que ses ennemis. Il est vrai que ce sentiment faisait des effets bien différents dans le cœur des uns et des autres ; car les derniers, par la crainte qu'ils avaient de lui en prenaient souvent la fuite, et les premiers, par celle qu'ils avaient de lui déplaire, étaient incomparablement plus vaillants, étant certains que le feu divin qui échauffait son cœur et qui brillait dans ses yeux se communiquait à toute son armée et lui donnait une ardeur de combattre qui n'était pas une des moindres causes de la victoire. Voilà quel était Cyrus quand il avait les armes à la main² [...].

Il y avait je ne sais quoi de si noble et de si grand en son action, et une activité si pénétrante dans ses regards que, ne les pouvant soutenir, on était contraint de baisser les yeux, tant la colère le faisait paraître redoutable³.

Extraits tirés d'un article de Victor Cousin, « De l'importance historique du Grand Cyrus », *Revue des Deux Mondes*, 2e période, tome 13, 1858 (p. 920-937).

¹Tome III, livre IV, p. 598.

²Tome V, livre II, p. 478.

³Tome X, livre I, p. 494.